

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 14

Artikel: Une idylle troublée
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198692>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lons. Il doit à cet effet apporter 20 bonnes cartouches et deux bonnes pierres (à fusil) avec lui.»

Dans « l'Exercice à feu », les commandements qui concernent les *Grenadiers* m'ont paru particulièrement intéressants.

Les grenadiers, — on l'a trop souvent oublié de nos jours, — étaient appelés, entr'autres et spécialement, à charger, allumer et jeter des grenades. Celles-ci devaient éclater devant ou dans les rangs de l'ennemi.

Or voici les commandements auxquels obéissaient nos grenadiers vaudois de jadis :

« *La main droite aux armes !* »

« *Haut les armes !* »

« *Passez les armes en bandouillère !* »

« *Prenez la mèche !* (A ce commandement, le grenadier approche ses deux mains de sa poitrine et avec la droite il prend le bouton du Porte-mèche et avec la gauche la mèche elle-même).

« *La grenade !* (On frappe un coup sec sur la giberne, on l'ouvre et l'on saisit la grenade qu'on porte à bras étendu en avant, étendant de même la main gauche).

« *Ouvrez et couvrez la Fusée !* (On porte la grenade devant la bouche, on arrache le couvercle de la fusée et on tient la grenade à bras tendu, en mettant le pouce sur la fusée).

« *Soufflez la mèche !* (On porte la mèche avec la main gauche devant la bouche et on la souffle).

« *Allumer et jeter la grenade !* (On fait un grand pas du pied droit en arrière, en portant la mèche à quatre doigts de la fusée et lorsqu'on commande *Jetez*, on allume la Fusée et on jette la Grenade, en rejoignant les deux pieds et portant à bras étendu la mèche en avant).

« *Remettez la mèche.* »

« *Portez les armes !* (A ce dernier commandement, on frappe de la main droite contre la poitrine; passant le pouce sous la courroie, on porte le fusil à l'épaule dans un temps et on laisse pendre la main au côté droit). »

Bien d'autres choses intéressantes seraient encore à relever dans ce vieux règlement d'infanterie du XVIII^e siècle; mais ces citations suffisent.

Ah! que n'avons-nous trouvé, entre ces pages jaunies, quelques illustrations, vieux *instantanés* nous donnant l'aspect et l'allure de nos troupes vaudoises de cette lointaine époque! Et que n'avons-nous eu, — par un phonographe, — la reproduction des sons de voix des chefs, leurs commandements sonores, les marches des tambours et la musique des fifres joyeux!

A travers ces pages, nous avons senti passer quelque chose de l'esprit guerrier de nos pères, des bataillons vaudois qui furent à Wilmergen; et il nous a semblé voir paraître devant le front de ces belles troupes au service de Leurs Excellences la noble et douce figure du major Davel.

Ah! devant ce chef aimé, et qui fit ses preuves de bravoure, devant cette belle âme aux regards rêveurs et énergiques, — vétérans de 1870 ou de 1847, troupes d'élite d'aujourd'hui, Vaudois, mes amis :

— *Garde à vous !*

— *Présentez armes !*

Honneur au major !

Cure de Blonay, 17 février 1901.

ALFRED CERESOLE.

Une idylle troublée.

Trois amis — Ernest, Fritz et Marius — battaient les bois qu'arrose le Talent. Bien qu'on fût en septembre, il faisait très chaud et la sueur perlait au front de nos chasseurs. Ils tiraient la langue, ayant depuis longtemps

vidé leurs gourdes. Dans leurs carnassières, pas le moindre levraut. La crainte de revenir bredouille commençait à les saisir, lorsque retentirent deux coups de feu. Ils étaient partis de la carabine de Marius, qui venait de prendre les devants avec les chiens. « Attention ! crie-t-il à ses compagnons, attention ! c'est un gros renard ; je crois bien qu'il est touché. » A ces mots, Ernest et Fritz sentent battre plus fort leur cœur de nemrod ; ils oublient et la chaleur et la soif. L'œil aux aguets, le doigt sur la détente, ils avancent vivement, se portant tantôt à droite, tantôt à gauche, selon le côté d'où viennent les aboiements. Mais ceux-ci faiblissent bientôt, la meute étant emportée au loin. Au bout d'un quart d'heure, on n'entend plus un cri. De Marius pas de nouvelles ; du renard, encore moins. Où est la chasse maintenant? Fritz et Ernest n'en savent rien. Machinalement, ils marchent toujours et finissent par arriver au Talent, moulus, fourbus et plus altérés que jamais.

Le Talent, à l'endroit où ils débouchèrent, présente une de ces jolies vasques que connaissent bien ceux qui ont flâné le long de son cours supérieur, cuvettes qu'il s'est creusées dans la molasse et dont l'eau immobile reflète des cimes de sapins et des coins de ciel. A la vue de cet idyllique bassin, les deux chasseurs s'arrêtèrent, charmés. « Si nous piquions une tête », dit Fritz. — « J'allais te le proposer », répondit Ernest, « aussi bien, ne sachant ce que deviennent ce sacré Marius et son fauve, n'avons-nous rien de mieux à faire qu'à attendre ici les événements. »

— Seulement, reprit Fritz, nous n'avons pas de caleçons !

— La belle affaire, nos seuls spectateurs sont quelques grosses fourmis noires qui vont à leur fourmillière; elles ne rougiront pas de nous voir prendre un bain à la mode antique.

Il y avait cinq minutes à peine qu'Ernest et Fritz retrempeaient leurs muscles dans le Talent, quand soudain des abois rapprochés se firent entendre. S'élançant sur la berge et saisir, non leurs vêtements, mais leurs fusils, fut pour nos amis l'affaire d'une seconde. — « Bougeons pas, chuchote Ernest, vlà la bête ! » Traqué par les chiens, le renard arrivait en effet droit sur eux. Pif! paf! le fusil de Fritz lui loge une prune de plomb dans le flanc. Mais il ne s'arrête pas pour si peu, ce satané renard ; le voilà qui s'élançait dans un fourré de ronces. Fritz, Ernest et les chiens l'y cernent promptement. Paf! pif! paf! Cette fois, le pauvre diable a son compte. Il git le ventre en l'air, le museau ensanglanté. Les chasseurs le tirent non sans peine du hallier épineux et non sans s'égratigner un peu tout le corps.

— Belle bête! disent-ils en le soupesant ; Marius sera heureux de voir que nous ne l'avons pas manqué.

Tout aux péripéties si brusques de cette fin de chasse, ils ne se doutaient pas que depuis quelques instants des garçonnets qui ramassaient du bois mort dans la forêt les observaient, cachés derrière des arbres. — « Mama ! crie l'un de ces enfants à une femme qui arrivait, regarde-voir ces hommes tout nus qui ont tué un renard ». Et un autre : « Dis, mama, est-ce des sauvages ? »

— Des sauvages, kaise-té, gros dadou !

Cependant, en digne fille d'Eve, la mère s'est avancée. En apercevant les chasseurs qui palpent leur proie, elle s'éloigne un peu, et recule, et s'exclame tout haut : « Eh ! mon té ty possible, faut-il être assez abandonné de Dieu et de la Providence pour aller à la chasse dans cet état ! »

Ernest et Fritz n'ont rien entendu. Ils causent toujours avec animation. Tout à coup, une grosse voix, tout près d'eux, celle-ci, leur

ferme le bec et les fait ressauter : « Vous avez vos permis ? » demande cette grosse voix. Elle sort des lèvres d'un garde-champêtre qui les regarde d'un air où l'envie de rire le dispute à la sévérité.

Cette question interloque un instant les chasseurs, non qu'ils ne soient munis de permis en bonne et due forme, mais parce qu'elle leur rappelle tout ce que leur costume a de sommaire. Se méprenant sur les causes de leur embarras, le garde reprend d'un ton gougeonard :

— Faudrait peut-être retourner vos poches de veste pour voir si ces papiers se sont rien faulillés dans la doublure.

— Nous allons vous exhiber nos permis, dit sèchement Ernest ; nos habits sont à cent pas d'ici, au bord du ruisseau.

Et nos deux amis, portant mélancoliquement leur renard, de se rendre à l'endroit où ils se sont déshabillés, suivis du garde-champêtre de plus en plus incrédule. « Sapristi ! s'écrie Fritz, les habits ne sont plus là ! » De sagement ils laissent choir le renard, qui faillit rouler au Talent.

Les choses se gâtent complètement. Le représentant de la loi est devenu impératif et grossier ; il menace les pauvres chasseurs de les faire cueillir par le gendarme d'Echallens, dont il affirme voir le képi à l'horizon. En attendant, voici les petits ramasseurs de bois et leur mère et d'autres enfants et d'autres femmes qui s'approchent et qui, la bouche et les yeux grands ouverts, assistent à la scène.

— Courir ainsi sans chemise ni rien, ça fait honte à la vergogne ! dit une paysanne.

— Serait-ce rien des échappés de Cery ? demande une autre.

— Ou peut-être de la grande pension ! murmure une troisième.

— Que vous êtes niauques ! interrompt une grosse femme à mine réjouie, c'est des gailards qui ont fait un pari. Ils ont trop bonne façon pour être des brigands.

— Ils m'ont aussi tout l'air d'être des messieurs, déclare une seconde grosse femme.

Le débat entre Ernest, Fritz et le garde-champêtre, après avoir pris un moment la tournure d'une altercation, s'est maintenant apaisé, les chasseurs s'étant juré de ne plus desserrer les dents tant qu'ils n'auront pas leurs habits ou des hardes quelconques. En quoi ils agissent sagement, car les arguments les meilleurs ne valent rien dans la bouche d'hommes qui sont privés de leurs pantalons.

Mais, s'ils se taisent, les pauvres honteux, vous pouvez croire qu'ils ne sont pas sans penser à bien des choses. Et leurs réflexions doivent être horriblement sombres, car ils ont des mines à porter le diable en terre. Ah ! si Marius était au moins là !

Marius ? Mais n'est-ce pas lui qui débouche de ce taillis et qui vient à eux en se tenant le ventre à deux mains, tant le rire le secoue ? Oui, c'est bien lui.

— Ohé ! les amis, dit-il aux deux infortunés, vos affaires sont derrière ce buisson ; j'ai eu prudent de les cacher là, tandis que vous couriez après mon renard. Merci, entre parenthèses, de l'avoir reçu dignement, ce bougre-là. Mais vous l'auriez raté, que je ne vous en voudrais pas ; j'ai trop ri à vous voir chasser, puis parlementer, n'ayant pour tout vêtement qu'une crosse et qu'une courroie de fusil. Vrai, vous m'avez causé de la joie pour plus de mille francs !

— Tonnerre de Marius ! grommelle Ernest en se rhabillant, pour une farce tu nous en as fait une roide !

— Une fort roide, reprend Fritz. Ca nous apprendra à nous mettre en campagne sans avoir dans notre gibecière un caleçon de bain...

— Et un pantalon de réserve, ajoute Marius.

V. F.